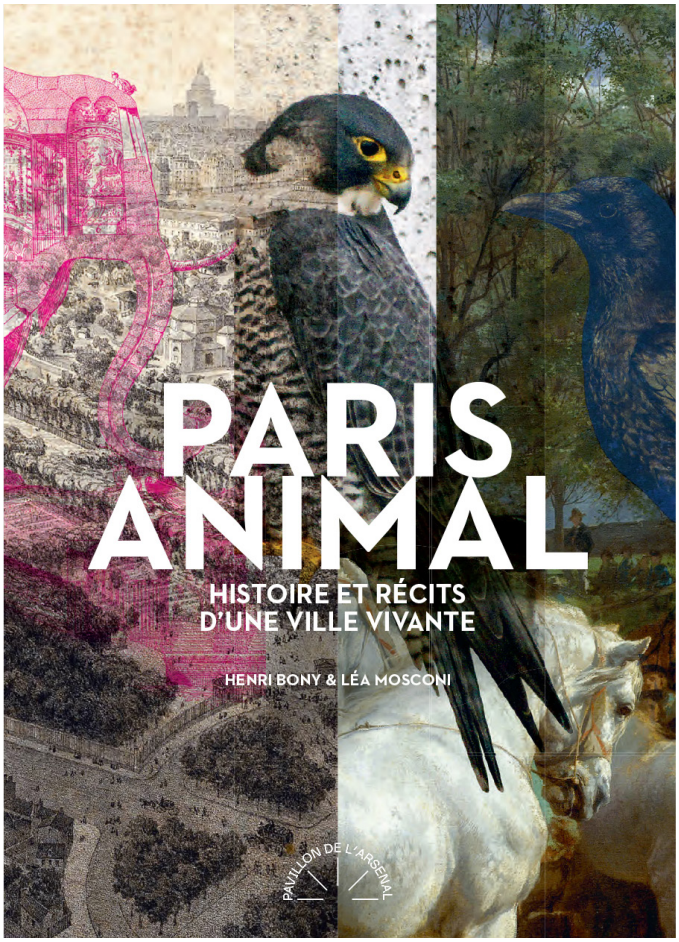


Éditions du Pavillon de l'Arsenal

Sous la direction de
Henri Bony et Léa Mosconi, architectes

Conception graphique :
Sylvain Enguehard

Date de parution : mars 2023
Format : 24 x 17 cm
256 pages - 200 illustrations
Prix de vente public : 34 euros
ISBN : 978-2-35487-072-0
Langue : Français

Contact distributeurs :
libraire@pavillon-arsenal.com
+33 (0)1 42 76 33 97

Paris Animal
Histoire et récits d'une ville vivante

Éditions du Pavillon de l'Arsenal, mars 2023

Cet ouvrage propose de construire une histoire animale de Paris en articulant deux principaux objectifs. D'une part, il s'agit de rendre visibles le rôle et la place des bêtes dans l'histoire de la ville et de révéler que ce sont aussi les vaches, les mésanges, les loups, les fouines, les faucons, les girafes, les chevaux, les brochets et les cerfs qui ont fait le Paris d'aujourd'hui. Alors que les animaux ont longtemps été effacés ou minorés des récits dominants, l'histoire que nous campons tente de mettre en lumière ce que la présence animale a généré dans la capitale.
D'autre part, en menant cette enquête sur le temps long, en observant les lieux de partage entre l'humain et l'animal, qu'ils soient l'expression de tension, de collaboration ou de domination, il s'agit de dégager des indices pour imaginer ce que pourrait être un Paris à même de créer une altérité avec l'animal ; pour reprendre les mots de la philosophe Donna Haraway : « Nous devons apprendre ainsi, au coeur d'un présent épais, à bien vivre et à bien mourir, ensemble[1]. » La longue histoire de l'animal dans la ville, celle des rôles qu'il a endossés, des lieux qu'il a habités et façonnés, de la place qu'il a pu prendre ou qu'il a dû laisser, cette histoire des modes de cohabitation entre l'humain et l'animal qui en découlent, nous offre une matière précieuse pour identifier les freins et les leviers à activer aujourd'hui en vue de penser les conditions de leur coexistence dans la capitale.

Les quatre périodes qui structurent l'ouvrage rendent compte de quatre manières de cohabiter avec la faune dans Paris. Avant-hier, qui s'étend du Paris gallo-romain à la période préindustrielle, met en lumière une cohabitation marquée par une forme d'animalité de la ville, des bêtes mais aussi une animalité humaine ; Hier souligne combien le processus d'industrialisation de la capitale met l'animal et la ville sous contrôle ; Aujourd'hui révèle que les modalités de partition de la ville et, plus largement, de l'espace entre humains et animaux prennent des formes multiples, parfois antagonistes ; Demain suggère des pistes pour partager la ville avec les bêtes. Partager, c'est à la fois séparer et réunir, c'est trouver la bonne distance, les ajustements appropriés, les conditions heureuses pour qu'une coexistence puisse advenir à Paris, entre tous les êtres vivants, dans ses rues, ses bâtiments, sur ses toits, dans ses égouts, ses jardins, son fleuve.

[1] Donna Haraway, Vivre avec le trouble, Paris, Les Éditions des mondes à faire, 2020, p. 7.

Avec les contributions de :

Nathalie Blanc, directrice de recherche au Centre national de la recherche scientifique (CNRS) et directrice du Centre des politiques de la terre
Du rat sur les boulevards aux cafards dans la cuisine. Que fait l'animal indésirable à la Capitale ?

Diane Bouteiller, architecte du patrimoine, doctorante à Paris 1 Panthéon-Sorbonne
et
Jean-Philippe Garric, architecte et historien
Le Pavillon et l'étoile. Grands territoires de la chasse.

Valérie Chansigaud, historienne
L'animal de compagnie en ville. Entre lien social et conflit.

Benoît Clavel, archéozoologue au CNRS et au Muséum national d'Histoire naturelle
Un os dans le brouet ? Viandes et poissons au Moyen Âge. Le point de vue de l'archéozoologie.

Gilles Clément, jardinier
L'opportunisme biologique du vivant non-humain confronté à la gestion des villes.

Matthieu Duperrex, philosophe, directeur d'Urbain trop urbain, enseignant à l'Ensa-Marseille
Fiction climatique. Vers une tropicalisation de la Seine.

Françoise Fromonot, architecte, critique d'architecture, Professeur à l'Ensa Paris-Belleville
Carnorama. Petit atlas parisien du meurtre alimentaire.

Frédéric Jiguet, ornithologue, professeur au Muséum national d'Histoire naturelle de Paris
Le chant des oiseaux. Territoires sonores de Paris.

Marlène Lagard, géographe
L'élevage en ville. Transhumances en Île-de-France.

Florian Lefebvre, architecte
L'animal ornement. L'ordre oublié de l'architecture.

Delphine Lewandowski, architecte HMNOP, chercheuse en architecture
Loger la biodiversité. Ce que peut l'architecture.

Mathieu Mercuriali, architecte, docteur en architecture, chercheur au LIAT et à l'AMUP, professeur à l'Ensa de Strasbourg
Une capitale à 80 000 chevaux. Construction d'une ville par traction hippomobile.

Sylvie Robin, conservatrice des collections archéologiques du musée Carnavalet - Histoire de Paris
Lutèce Animale. De l'espace domestique aux Arènes.

Mathias Rollot, architecte, docteur en architecture, enseignant-chercheur à l'Ensa de Grenoble
L'émergence d'une architecture animaliste. Accompagner la cohabitation urbaine.

Dominique Rouillard, architecte, professeur émérite
D'un animal à l'autre. Introduire la bête au système architecture.

Philippe Simon, architecte (Paris U), professeur à l'Ensa Paris Val-de-Seine
L'animal en scène. Histoires des cirques parisiens.

Emma Spary, historienne de l'environnement

PAVILLON DE L'ARSENAL
Centre d'urbanisme et d'architecture de Paris

21 bd Morland, 75004 Paris
www.pavillon-arsenal.com

SOUS LA DIRECTION DE
HENRI BONY & LÉA MOSCONI

PARIS ANIMAL

HISTOIRE ET RÉCITS D'UNE VILLE VIVANTE

Avec les contributions de :
Nathalie Blanc, Diane Boutellier, Valérie Chansigaud, Benoît Clavel,
Gilles Clément, Matthieu Duperrex, Françoise Fromonot, Jean-Philippe Garric,
Frédéric Jiguet, Marlène Lagard, Florian Lefebvre, Delphine Lewandowski,
Matthieu Marcuzzi, Sylvie Rubin, Mathias Rollot, Dominique Rouillard,
Philippe Simon et Emma Spary.

PAVILLON DE L'ARSENAL

se déplaçant à cheval dans les rues de Paris, percute un cochon domestique et meurt quelques heures plus tard des suites de sa chute. L'historien Michel Pastoureau décrit les conséquences politiques de cette mort[4]. L'événement tragique révèle, d'une part, une présence en ville des animaux domestiques qui ne s'avère pas toujours bien maîtrisée. Au Moyen Âge, l'animal vagabonde dans les rues en quête de nourriture, provoquant des conflits de voisinage, des accidents plus ou moins graves, et suscitant même quelques procès à son encontre[5]. D'autre part, cet accident conforte la volonté des autorités municipales de légiférer sur l'errance des porcs dans Paris. Les nombreux textes de loi qui se succèdent sont cependant peu respectés, jusqu'à l'édit royal de 1539[6], qui impose notamment une réglementation plus stricte de la présence animale en général et aura donc raison du vagabondage des porcs.

COHABITER ET SE PROTÉGER

« S'il arrive qu'une louve marche sur une branche ou quelque chose qui fait du bruit lorsqu'elle est à la poursuite d'une proie, elle s'arrête à la patte plutôt que de hurler. De nuit, ses yeux brillent comme des chandelles, et un homme perd toute force quand il croise le regard de l'animal. Le loup représente le diable, car celui-ci éprouve constamment de la haine pour l'espèce humaine, et il rôde autour des pensées des fidèles afin de tromper leurs âmes[8]. »
Cet extrait du Bestiaire du clerc Pierre de Beauvais illustre la peur que génèrent les attaques répétées et parfois spectaculaires des loups. Leurs incursions violentes en ville reflètent la fragilité de la capitale et sa difficulté à protéger ses habitants. Le loup se déplaçant souvent en meute, il n'a s'agit pas seulement de combattre un animal mais une horde de bêtes agiles, voraces et intelligentes. Les loups s'aventurent dans Paris au plus près des habitations, ce qu'attestent plusieurs événements qui renforcent la terreur de la population. Alors que, dans les années 1430, soixante à quatre-vingts Parisiens succombent à de telles attaques, à la fin de la décennie, une meute particulièrement féroce, menée par un loup sans queue que les Parisiens baptisent Courtaud, sévit entre Montmartre et la porte Saint-Antoine. Un groupe d'habitants finit par se constituer, parvient à acculer les bêtes



« Ci dervise comment on peut prendre les loups et autres bêtes aux haussegrinds », enluminure, in Gaston Phébus, Livre de chasse, Paris, XIVe-XVe siècle.
© BnF

4. Voir ibid.
5. Voir Michel Pastoureau, Le Cochon. Histoire d'un cousin mal aimé, Paris, Gallimard, 2009.
6. Édit royal du 15 novembre de Villers-Cotterêts ; texte de François Ier

abrité en août 1426 à Villers-Cotterêts et enregistré au Parlement de Paris en septembre 1539. Concernant strictement la langue française, il s'agit de plus encore de la première ordonnance de police.
8. Le Bestiaire de Pierre de Beauvais, XIIe siècle.



« Ci dervise une autre manière de prendre les loups », enluminure, in Gaston Phébus, Livre de chasse, Paris, XIVe-XVe siècle.
© BnF

en face de Notre-Dame, puis les tue à coups de pierre[10].
L'historienne Chiara Frugoni détaille les mécanismes imaginés pour combattre cette peur de l'animal féroce surgissant dans l'espace ordonné des hommes[11]. Ces derniers chassent pour montrer leur pouvoir, bien sûr, mais également pour mesurer leur force face aux bêtes sauvages et éloigner la peur du loup, à l'image de la lutte et de la victoire de l'homme sur la bête mise en scène par les Lutéciens dans les Arènes. Différents dispositifs de capture notamment destinés au loup sont expérimentés : l'enclos ou la palissade avec fosse, les filets, les nœuds coulants accrochés à un contrepoids, et le double enclos à couloir. Pour ce dernier système, une bête enclenchera elle-même la trappe en sautant dans le premier enclos, le loup, attiré par l'odeur du sang et par le bêlement de l'animal, pénètre dans l'enclos périphérique, s'engouffre dans l'étroit couloir (sa largeur de 50 à 60 centimètres lui suffit pour avancer mais l'empêche de se retourner) et se retrouve piégé quand la porte de l'enclos est refermée.

COHABITER ET COLLABORER

À Lutèce, la force des animaux domestiques est mobilisée tant pour les transports que pour les travaux agricoles. Tandis que le bœuf reste en périphérie, l'âne et le cheval, qui cohabitent avec les humains à l'intérieur de la ville[12], ne sont pas moins utilisés pour leur force motrice. Si les chevaux, attelés à un char, servent généralement pour les déplacements, la puissance des bœufs est dédiée au trait et au labour.
Il existe également plusieurs formes de collaboration avec le chien. Le chien « primitif », proche du loup, chasse avec son maître, quand le chien de compagnie[13] joue un rôle important dans la famille qui l'accueille, au point que des poèmes, des sculptures et des sépultures lui sont consacrés.
Enfin, dans le Paris médiéval, le pigeon est un précieux collaborateur. Si son élevage permet la consommation, le colombier recèle deux autres enjeux : on y recueille les fientes pour fertiliser les sols et on y dresse des « voyageurs » qui transmettent courriers et informations, dans un territoire relativement vaste.

10. Gherardo Ortalli, « Entre Antiquité et Moyen Âge : "Decentes" du loup enragé », in Jacques Le Goff et Jean-Claude Schmitt (dir.), Le Charivari. Actes de la table ronde de l'EHESS (Paris, 25-27 mai 1978), Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, coll. « Civilisations et sociétés » n° 63, 1981, p. 87-101.
11. Chiara Frugoni, Vivre avec les animaux au Moyen Âge. Histoire fantastique et réelle, Paris, Les Belles Lettres, 2020.
12. Voir « Lutèce animal, de l'espace domestique aux écuries de Saint-Rémi, dans ce volume, p. 34-47.
13. Voir Sébastien Lapaire, « Animal dans l'économie gallo-romaine », Revue archéologique de Picardie, n° 10 (numéro spécial : « L'animal dans la société gallo-romaine de la France du nord »), 1996, p. 9-24.

SATISFAIRE LES DIVINITÉS : LES ANIMAUX SACRIFIÉS

En ville ou à la campagne, l'animal antique est le vecteur et l'interprète principal du dialogue entre l'humain et le divin. Son rôle dans des dispositifs de mise en scène religieuse ou théâtrale participe d'une autre exploitation, celle du sacrifice.
Dans la religion romaine, ce rituel constitue une cérémonie très importante, où la chair de l'animal consacré est partagée entre les humains et les dieux. Pour que l'offrande soit acceptée, l'animal choisi doit convenir à la divinité et répondre à certains critères : ne pas boiter et avoir la queue tombant jusqu'au jarret pour le bœuf, tandis que le porc doit l'avoir tordue à droite[1].
Le corps sacrifié de l'animal devient un médium : des prodiges s'y manifestent, interprétés par les prêtres comme des signes divins. Par exemple, « quand les bœufs flairent le ciel et se lèchent à contre-poil, ils annoncent un prodige[2] ». La fascination humaine pour l'animal sacré apparaît clairement dans les récits mythiques, comme celui de la fondation de Rome grâce au sauvetage de Romulus et Rémus par une louve sous un figuier (Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*), et dans les récits de métamorphose, témoignant de liens très forts entre l'homme et l'animal, fondés sur des ressemblances et la recherche de caractères moraux ou physiques qui les rapprochent.
Le porc est l'animal le plus sacrifié au cours des rituels familiaux ou sociaux, car il fournit la nourriture la plus quotidienne et la moins chère pour les banquets et les fêtes. Quand l'homme apprécie, les dieux aussi. On ignore si ces animaux relèvent d'un élevage spécifique ou d'une sélection particulière. À partir du IIe siècle, le coq devient l'objet principal des offrandes du *pater familias* (l'homme qui dirige la maisonnée) aux divinités de la famille : le Génie, les Lares et Pénates –, quand il ne s'agit pas de fleurs ou de nourriture. Principal acteur du culte, c'est lui qui opère la mise à mort de l'animal sur l'autel domestique pour les grandes occasions, comme la première barbe, les mariages ou les anniversaires.
Dans le cadre du culte public, les sacrifices sont orchestrés par les prêtres au sein des temples de la cité, à des dates fixes, et concernent l'ensemble des citoyens. Juvénal se moque de ceux qui sacrifient gros pour avoir beaucoup : « Tu veux augmenter ton avoir, et tu immoles un bœuf et tu invoques Mercure, la main dans le sang: Mercure, fais prospérer ma maison! Donne-moi du lucre[3] ! » À Lutèce, le décor d'un monument funéraire suisit un moment rare: le bœuf sacrifié qui s'effondre après le coup reçu.



Taureau sacrifié, bas-relief réemployé en couvercle de sarcophage, 1er-IIe siècle, découvert en 1864 dans la nécropole de l'antiquité tardive de Saint-Marcel.
© Musée de Cluny – musée national du Moyen Âge, dist. RMN-GP/Michel Urtado

1. Voir Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, livres VIII, 70 et LXX, 77.
2. Ibid., livre II, 42 et LXX, 77.
3. Juvénal, Satire X, 8e siècle.

PLAIRE AUX CITADINS : LES BÊTES DE CIRQUE

D'autres animaux sauvages arrivent en ville mais y séjournent trop brièvement pour y laisser une quelconque trace. Capturés vivants puis exposés dans l'amphithéâtre, ils deviennent les acteurs d'un divertissement plébiscité par les citoyens du monde romain, la chasse ou *venatio*, aussi populaire que le combat de gladiateurs. La venatio, transposition spectaculaire des chasses véritables que les citadins ne peuvent s'offrir, met en scène des affrontements entre animaux et chasseurs, mais aussi avec des acrobates et des dresseurs. Les animaux affrontent parfois des condamnés à mort, esclaves, prisonniers déserteurs, plus tard des chrétiens. Cette *damnatio ad bestias* (« condamnation aux bêtes ») se déroule en début d'après-midi à l'amphithéâtre, après la chasse avant-soleil des festivités le matin. Le massacre des animaux est le clou de ces spectacles cruels et sanglants. L'extension géographique de l'Empire permet d'accéder à une variété accrue d'animaux exportables, dont le transfert s'organise à grands frais. À Rome, la consommation de bêtes de cirque peut conduire à des bécatombes : lors des fêtes décennales de Septime Sévère, quelque sept cents animaux sont tués, et cinq cents sous le règne de Caligula.
Les chasses amphithéâtrales, comme les chasses véritables, exaltent la supériorité humaine face au monde sauvage, en particulier la *virtus*, le courage et la force morale qui renvoient à la suprématie de Rome sur les territoires non conquis. L'animal y devient le barbare à combattre, et le chasseur un héros dont le jeu est célébré comme l'habileté du gladiateur. Si l'on compte à Rome des autruches, des ours, des panthères et même des éléphants et des girafes, qu'en est-il à Lutèce, petite cité des Gaules? La généreuse dotation de la ville peut-elle les conduire à offrir des fauves importés d'Afrique? Ce n'est pas impossible dans la mesure où



Statuette de lion, nécropole de la rue Pierre-Nicole, terre cuite blanche, Ier-IIIe siècle.
© Paris Musées/Musée Carnavalet – Histoire de Paris

l'amphithéâtre de Lutèce dispose d'un vélum, une toile qui abrite les spectateurs suais sur les gradins. Ce dispositif coûteux, dont peu d'arènes sont dotées, et les gradins de grandes dimensions, pouvant accueillir près de 17 000 personnes, sont de toute évidence l'œuvre d'un riche donateur. Mais les fauves rares ont un prix, et un lion vaut davantage qu'un loup. Des animaux moins lointains sont aussi utilisés, comme des ours de Gaule et de Germanie mentionnés par Pline l'Ancien[4], des taureaux et des loups sommaires, deux plus abordables.
Les Arènes de Lutèce, qui comportent une scène de théâtre et une arène sinon amphithéâtre, accueillent donc des comédies et des mimes mais, surtout, des combats de gladiateurs et des chasses. Les animaux sont parqués dans des logettes distribuées

4. Histoire naturelle, livres VII, 21 et VIII, 53.

AVANT-HIER

PETITE HISTOIRE D'UNE COHABITATION

UN ENJEU DE COHABITATION

La prise en compte de l'animal se fait de plus en plus prégnante dans de nombreuses métropoles, notamment à Paris. D'un côté, les politiques de préservation de la biodiversité participent à accroître la présence de certaines populations animales; de l'autre, la dégradation des milieux habités en zones rurales encourage la venue d'animaux féminaires aux portes de Paris. Identifier les modalités à mettre en place pour coexister avec cette faune dont on favorise ou subit la présence est un enjeu certain pour l'architecture et l'urbanisme; en créant des seuils, des séquences, des limites, des mondes, il s'agit alors de structurer un territoire vecteur de cohabitation.
C'est également ce que mènent à bien engagée les architectes et les urbanistes à créer des passerelles avec d'autres disciplines et d'autres acteurs, à faire appel aux compétences et connaissances de naturalistes, d'ethnologues, de géographes, d'anthropologues, d'ornithologues, à redéfinir les contours de la profession et, surtout, à penser sa porosité. En effet, la présence animale en ville, que la sensibilité écologiste contribue à révéler, suscite une lecture décentrée de l'urbanisme et invite à envisager une conception architecturale qui rompe avec l'anthropocentrisme à l'œuvre jusqu'à présent. Le décentrement opérée la prise en compte de l'animal comme cohabitant est-il également de nature à subvertir[1] les fondamentaux de l'architecture[2] ? Penser les conditions d'une coexistence entre humains et animaux dans la ville ne nécessite-t-il pas de questionner nos acquis disciplinaires ainsi que leur autonomie ?

Henri Bony
& Léa Mosconi

1. Léa Mosconi, « La corvée animal comme subversion de l'architecture », in Architectures. Retour critique aux cinq cas d'études. Les Cahiers de la recherche architecturale et urbaine, n° 44, 2020.
2. Mathieu Rollot, L'Obsolescence, Clamart, Fréquentielle, Gardens, Field Phoenix, 2015.

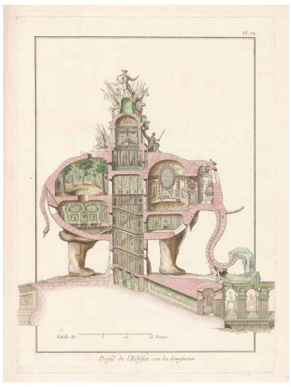


Planche narrative d'architecture allégorique. L'Éléphant triomphal. Grand bizarre à la gloire du roi, Jean-Étienne Ribart de Chamouzet, ingénieur, Paris, Pierre Patte, 1758.
© Columbia University Libraries

L'ANIMAL ORNEMENT

L'ordre oublié de l'architecture

Florian Lefebvre
Architecte

L'ornement a traversé l'histoire de l'architecture, allant d'une forte présence dans certains courants architecturaux jusqu'à être ignoré, inexistant, voire banni pour d'autres. Dans tous les cas, il a suscité de nombreux débats chez les architectes. Selon la définition de John Ruskin, est qualifié d'ornement tout élément décoratif *dessiné* à l'embellissement, à la mise en valeur d'un objet ou d'une architecture auquel il est subordonné[1]. L'ornement souligne les formes, accentue certains éléments et lie les différentes parties d'une architecture. Au fil des siècles et des mouvements architecturaux, l'ornement s'inspire majoritairement de la flore mais aussi du monde animal. De nouveaux motifs apparaissent et sont sujets à diverses réutilisations, abstractions, ou encore à de fortes résurgences.
Lions, oiseaux, aigles, chevaux, poissons, chèvres, ours, l'animal ornement offre une multitude de figures en fonction des styles et des époques, selon l'édifice et l'élément qu'il accompagne : petit, grand, réaliste, fantastique, mythologique, grossier, bestial, laid, extravagant, assis, couché, en mouvement, seul, accompagné, entrelacé.
L'ornement zoomorphe valorise les éléments architecturaux, habille, décore et embellit les édifices parisiens, surplombe certains bâtiments historiques et/ou religieux, fontaines et statues, se niche sur les façades d'hôtels particuliers et celles des immeubles d'habitation. Assujetti, narratif ou encore symbolique, l'animal ornement traverse les siècles, les civilisations, tout en subsistant à de nouvelles représentations, interprétations et significations, en s'impréganr du génie et de la symbolique du lieu.

L'ANIMAL ORNEMENT… SYMBOLIQUE ET NARRATIF À L'ÉPOQUE ROMANE

Au début du Moyen Âge, même si la cohérence des ordres antiques n'est pas conservée, beaucoup d'éléments épars survivent et jouent un rôle important dans la définition de l'architecture romane et de son décor. Le plus flagrant est certainement le chapiteau corinthien, qui participe à la création d'une nouvelle sculpture.

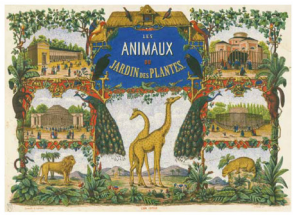
1. John Ruskin, Les Sept Lampes de l'architecture, Mardi, trad. G. Elwall, Paris, Denoël, 1981.



« Voici le lion et son chien », in Georges Tessier, Histoire de lion de la Ménagerie du Muséum national d'Histoire naturelle et de son chien, Paris, Cachet, 1793-1794.
© MNHN

D'éléments sites sont envisagés pour installer la ménagerie au sein du jardin des Plantes, afin de respecter les conditions climatiques du milieu naturel d'où sont originaires les animaux. L'emplacement des cages est déterminé en fonction de l'espace disponible et des espaces disponibles et dont les conditions permettent d'héberger les animaux. Après le départ de Bernardin de Saint-Pierre en 1793, c'est le bibliothécaire Delaunay qui a la responsabilité de la nouvelle ménagerie. Ses fréquentes lettres aux professeurs du Muséum nous renseignent sur la vie quotidienne de celle-ci. Ni les animaux ni le public républicain ne parviennent à se côtoyer de façon harmonieuse : les oiseaux tombent comme des mouches, le daim blesse les visiteurs et ceux-ci s'en prennent aux animaux rares et de grande valeur.
Les lançant des pierres ou les menaçant avec leur chien à travers les barreaux des cages. Au lieu du collectif vernacul attendu, c'est un « Public qui abuse de tout », constate Delaunay[4]. Au cours des premières années, le contact entre les nouveaux citoyens et animaux se produit pas l'effet désiré. Tandis que les célèbres éléphants Hans et Parkie, cadeaux au stathouder de Hollande et transportés à Paris depuis la ménagerie de Het Loo, près d'Amsterdam, étaient exposés sur une « tribune » circulaire, Delaunay prévient qu'il faut « mettre le public curieux hors de leur atteinte » – au minimum la distance d'une trompe – afin d'empêcher que les éléphants volent des chapeaux ou avalent des objets nocifs. Au mois de vendémiaire an V, il s'inquiète pour l'« oiseau royal », le bocco et le casoar, qui pourraient mourir « ils ne disposent pas d'un abri hivernal[5] ».
La création d'emplacements adaptés aux besoins, notamment climatiques, des animaux sauvages prend beaucoup de temps, et l'ambition d'un spectacle républicain idéal se heurte aux moyen financiers et humains nécessaires.
Le projet républicain élaboré pour la Ménagerie du Muséum est donc un échec. Le concept d'un site qui enferme les animaux pour mieux les représenter comme libres est en soi paradoxal[6], comme le relèvent les nombreux auteurs qui fournissent alors des descriptions détaillées de la Ménagerie. Des ouvrages et documents ophtérieres – guides destinés aux visiteurs ou curieux – aux traités scientifiques, nous considérons la Ménagerie comme un laboratoire urbain des mœurs. On lit par exemple, en 1817, que « l'esclavage a plié le caractère du Tigre sans pouvoir le rompre. Mais la solitude et la prison l'ont vicié[7] ». Ceux qui achetaient la *Liste curieuse des*

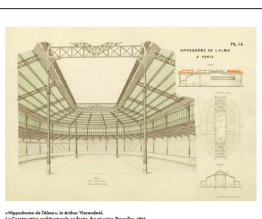
4. Lettre du Bâtiseau au ministre de l'Intérieur, 14 Prairial an V, Archives nationales de France, AJ15 560, document. Voir aussi Yi, Yi Sunbeck, « The Leopard in the Garden », p. 1-2, 5-6, 8-9, 11-12.
5. Lettres de Delaunay du 4 messidor an VI et du 14 vendémiaire an V, Archives nationales de France, AJ15 561 et AJ15 586.
6. Voir Violette Pouillard, « Vision of Concord. Wild animals and the Garden of the Revolution Cardin des Plantes managerie, 1793 », Wells, Journal for the History of Zoological Gardens, vol. 1, n° 1, 2008, p. 1-30 ; Dorinda Outram, « Ordering the Wild », chap. 6, C. C. Spary, « Forging Nature at the Republican Museum », in Lorraine Daston et Gianna Pomata (dir.), The Faces of Nature in Enlightenment Europe, Berlin, Berliner Wissenschafts-Verlag, 2003, p. 183-195 en particulier p. 194-197.



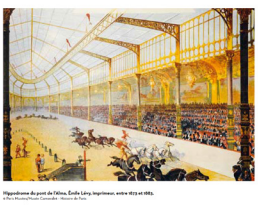
Les Animaux du Jardin des Plantes, Walter Engelmann, lithographie, couverte de boîte de jeu, première moitié du XIXe siècle.
© MNHN

Bêtes fauves, mules et femelles de la fameuse Ménagerie traient pour-être surpris d'y trouver, sous l'apparence descriptive des animaux du Muséum, les traits de la société parisienne du Directoire. Il est ainsi écrit, à propos de la « Grande Louve d'Hircanie » : « on pris *(sic!)*les plus grands soins pour en élever, et sont parvenues à les rendre douces, familières et caressantes » ; mais « la trop grande publicité a cependant corrompu leurs mœurs […] elles sont devenues voleuses comme des chouettes, endines à la trahison[8] ». Il n'y avait en fait ni louve ni orang-outang dans la Ménagerie, comme le prétendait une brochure de l'époque. Reproduisant un portrait caricatural de Jacobin Jean-Marie Collot d'Herbois, l'auteur de la brochure, un certain Martin, précise qu'un premier abord « on le prendrait pour un homme, parce que les Jacobins lui en ont donné l'habit[9] ». La nouvelle ménagerie permet donc d'incarner et d'expliquer les événements tumultueux des années précédentes, ainsi que les transformations postrévolutionnaires de la société urbaine. Les comportements des animaux sauvages

8. Bernard-Germain-Étienne de Lacépède et al., *La Ménagerie du Muséum d'Histoire naturelle, ou les animaux vivants*, 2 vol., Paris, Tardieu Denesle, an VI-1798, vol. 1, p. 1 et vol. 2, p. 1. Voir aussi Jean-Marie Collot d'Herbois, *Lettre à la Convention, ou description des galeries d'histoire naturelle, des serres […] et des Fleuves du […] serviront de la ménagerie nationale*, Paris, Chaillot, Houel, an VI [1797], anonyme, *Description des galeries, ménagerie, amphithéâtre et du Labyrinthe*, Paris, Muséum d'histoire naturelle, Paris, L. P. Gillet, 1817.
9. Anonyme, *Liste curieuse des Bêtes féroces, mâles et femelles de la fameuse Ménagerie du Collot d'Herbois naturalisé*, Paris, s.d., non trié, p. 10.

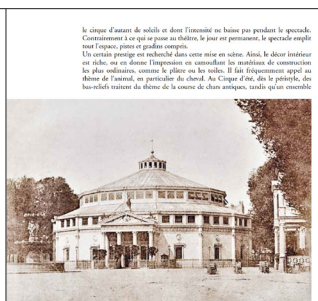


« Hippodrome de l'Alma », in Arthur Vanrodavel, Le Constructeur-architectonik en fonte, fer et acier, Bruxelles, 1866.
© Bibliothèque de l'Université de Gand



Hippodrome du pont de l'Alma, Émile Lévy, imprimeur, entre 1873 et 1883.
© Paris Musées/Musée Carnavalet – Histoire de Paris

le cirque d'autant de soleils et dont l'intensité ne baisse pas pendant le spectacle. Contrairement à ce qui se passe au théâtre, le jour est permanent, le spectacle emplit tout l'espace, puros et grandes compris.
Un certain prestige est recherché dans cette mise en scène. Ainsi, le décor intérieur est riche, ou en donne l'impression en camouflant les matériaux de construction les plus ordinaires, comme le plâtre ou les toiles. Il fait fréquemment appel au thème de l'animal, en particulier du cheval. Au Cirque d'été, dès le printemps, des bas-reliefs traitent du thème de la course de chars antiques, tandis qu'un ensemble



Le Cirque d'été, Hippolyte Bayard, photographie, 1841.
© The Getty Center, via Wikimedia Commons

équestre est posé sur le fronton; sur une frise sont représentées « les têtes des animaux qui, dans les arènes antiques, émoustraient par l'indomptable fureur de leurs fières sanglantes, tandis que dans les amphithéâtres modernes, ils amusent par leur docile adresse[8] ». L'architecture raconte les usages qu'elle abrite. En 1832, Victor Hugo écrit que « Ceci tuera cela. Le livre tuera l'édifice », pour signifier que l'imprimerie allait remplacer l'architecture comme moule de représentation et de communication de la pensée humaine… Mais au cirque, l'architecture narrative résiste, elle cherche à montrer la capacité de l'homme à dominer les animaux tout

8. Jacques Ignace Hittorff, cité par Thomas van Jseel, *Le Cirque d'été* », in Hittorff, un architecte du XIXème, cat. exp., Paris, musée Carnavalet, 1986, p. 114.



Les boulevards et parterre Saint-Martin et Saint-Denis, Paris, Léon et Lévy, photographes, vers 1906.
© Roger-Viollet

UNE CAPITALE À 80 000 CHEVAUX

Construction d'une ville par traction hippomobile

Mathieu Mercuriali
Architecte,
Docteur en architecture,
chercheur au LIAT
et à l'IMHSP,
Professeur à l'Ensa
de Strasbourg

Jusqu'à la Première Guerre mondiale, les animaux font partie du quotidien des Parisiens. En 1880, on ne décompte pas moins de 78 908 chevaux apparemant à 9 783 propriétaires[1], dont environ un quart est utilisé par la Compagnie générale des omnibus (CGO). Environ 5 000 chevaux hagent dans chaque arrondissement de la capitale. Ce quadrupède tient une place centrale dans les transports, les divertissements et, en tant que force motrice, dans les secteurs industriels et agricoles. L'usage du cheval façonne l'organisation de la capitale et participe à sa transformation urbaine : les bâtiments parisiens sont conçus pour accueillir des écuries au rez-de-chaussée, à proximité des activités et des logements des Parisiens ; les espaces publics sont aménagés pour une meilleure ergonomie ; les véhicules de transport des passagers et des marchandises définissent les gabarits architectoniques et urbains. Au XIXe siècle, les animaux peuplent Paris et côtoient les citadins, qui ont un rapport au vivant, et particulièrement au cheval, différent de ce que nous connaissons aujourd'hui. Mais l'industrialisation fait quasiment disparaître les chevaux : supplanté par le moteur à explosion, ce « mode de traction » décline. Il n'y en a plus que 17 305 en 1912[2].

LE CHEVAL RÉVÉLATEUR DE L'ORGANISATION SOCIALE DEPUIS L'ANTIQUITÉ

Depuis l'Antiquité, le cheval symbolise l'excellence sociale et militaire, il incarne la puissance des classes dirigeantes, notamment celle de la bourgeoisie au XIXe siècle. Il est synonyme de pouvoir en temps de paix, comme pendant la guerre. Ainsi que l'énonce le grand écuyer François Robichon de La Guérinière dans son traité[3], la relation entre l'humain et sa monture, qui devient le prolongement de son corps grâce à son dressage, transforme celui-ci en être supérieur.

1. Voir Ghislaine Bouchet, *Le Cheval à Paris du début à nos jours*, Genève et Paris, Librairie Droz, 1996, p. 21 ; Archives des documents de l'Ecole des Chartes, 1906, p. 41.
2. Ibid., p. 21.
3. François Robichon de La Guérinière, *École de cavalerie, contenant la connoissance, la choix, & la conservation du cheval*, Paris, Jacques Guérin, libraire-imprimeur, 1733.

Le chien rencontré dans les rues est donc vu avec suspicion s'il n'est pas accompagné de son maître, le moindre comportement anormal pouvant être la comme le signe d'une contamination par le virus[6]. Le propriétaire est d'ailleurs responsable : si son chien divague et est errant, il peut être poursuivi par les familles des victimes. La mise en place de la fourrière à la fin du XIXe siècle permet de régler la présence des chiens errants: ils sont saisis et conduits au poste de police le plus proche et, s'ils ne sont pas identifiables par un collier ou réclamés par un propriétaire, leur abattage est systématique. En 1891, à Paris, parmi les 15 000 chiens ainsi recueillis, 2 000 ont retrouvé leur propriétaire et 3 000 ont été placés chez des particuliers, les autres ayant été euthanasiés dans une chambre à gaz. À ce contrôle des chiens s'ajoute le port obligatoire d'une muselière, également imposé par le préfet de la Seine. Ici encore, les correspondances entre le statut des hommes et celui des bêtes sont nombreuses puisque, à la même époque, des mesures de plus en plus strictes sont promulguées pour encadrer le vagabondage.

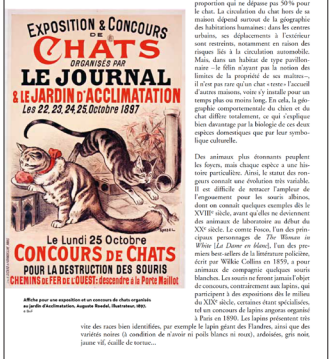
La place accordée aux chiens dans les villes aujourd'hui s'explique-t-elle uniquement par cet héritage réglementaire sanitaire? Sans doute pas, mais une partie des débats à ce propos aborde la question sous un angle hygiénique. Ainsi, lors de l'élection municipale de 1989 à Paris, le problème des déjections canines a occupé une place centrale dans la campagne de Jacques Chirac. Les débats autour de la régulation des races de chiens de type «pitbull» dans les années 1990 relèvent également d'une question sanitaire. La présence croissante de chiens dans les villes conduit inévitablement à la mise en œuvre d'une régulation: ainsi, en Chine, au début des années 2000, la multiplication des chiens dans les foyers de la classe moyenne émergente a mené les autorités à interdire la détention d'animaux de grande taille, l'espace urbain étant compté.

Le chat a un statut nettement plus ambigu que le chien: « Peut-être bien que l'indépendance du cœur, la demi-sauvagerie de ce félin vaguement civilisé fut la seule cause de son maintien hors la loi des sociétés de perfectionnement animal[7] ».

Les concours félins apparaissent tardivement, bien après les compétitions de chiens, mais aussi après celles de pigeons et de lapins. En France, le premier concours, qui réunit à Paris en 1896 cinq cents chats, témoigne de l'évolution du rapport à cet animal : il n'est plus seulement celui qui chasse les souris et qui vit en partie de façon autonome dans les villes, il devient un membre du foyer et commence à faire l'objet de sélections. Certaines institutions prestigieuses sont fières de posséder des chats: la Banque de France à Paris emploie quatre chats pour traquer les souris, baptisés: Assignat, Louis d'or, Escompte et Nı.. à Garat; la Poste en a six, le plus jeune se nommant Périodique et le plus âgé Affranchi. On assure que ces félins ont droit à une retraite après seize ans de service. Contrairement au chevral, dont la consommation suscite alors de nombreux débats mais n'est pas totalement tabouc, celle du chat et du chien est strictement interdite, comme en témoignent quelques affaires judiciaires. Ainsi du procès intenté au début des années 1830 à un petit réseau qui capturait des chats pour les revendre à des restaurateurs peu scrupuleux, faisant passer leur viande pour du lapin[8].

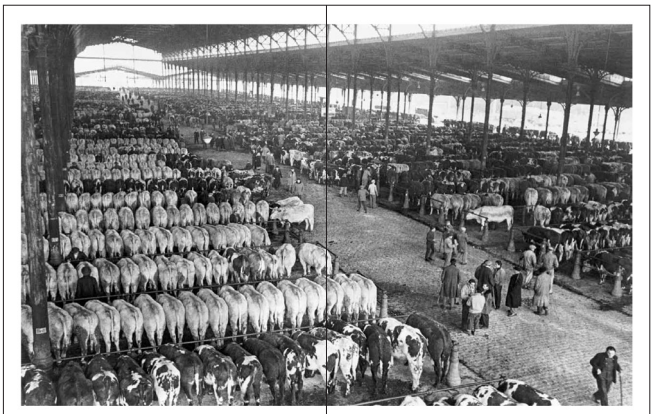
De nos jours, la différence de traitement entre le chat et le chien perdure. Le chat connaît un réel engouement: en France, depuis 2000, leur nombre a augmenté de 38% pour atteindre plus de 14 millions d'individus en 2018, tandis que sur la même période, celui des chiens est passé de 9 millions à 7,63 millions. Mais 60% des possesseurs de chien considèrent celui-ci comme un membre de la famille, une proportion qui ne dépasse pas 50% pour le chat. La circulation du chat hors de sa maison dépend surtout de la géographie des habitations humaines: dans les centres urbains, ses déplacements à l'extérieur sont restreints, notamment en raison des risques liés à la circulation automobile. Mais, dans un habitat de type pavillonnaire - le félin n'ayant pas la notion des limites de la propriété de ses maîtres-, il s'est pas rare qu'un chat « rente » l'accueil d'autres maisons, voire s'y installe pour un temps plus ou moins long. En cela, la géographie compassionnelle du chien et du chat diffère totalement, ce qui s'explique bien davantage par la biologie de ces deux espèces domestiques que par leur symbolique culturelle.

Des animaux plus étonnants peuplent les foyers, mais chaque espèce a une histoire particulière. Ainsi, le statut des rongeurs connaît une évolution très variable. Il est difficile de retracer l'ampleur de l'engouement pour les souris albinos, dont on connaît quelques exemples dès le XVIIIe siècle, avant qu'elles ne deviennent des animaux de laboratoire au début du XXe siècle. Le comte Fosco, l'un des principaux personnages de *The Woman in White* [*La Dame en blanc*], l'un des premiers best-sellers de la littérature policière, écrit par Wilkie Collins en 1859, a pour animaux de compagnie quelques souris blanches. Les souris ne feront jamais l'objet de concours, contrairement aux lapins, qui participent à des expositions dès le milieu du XIXe siècle, certaines étant spécialisées, tel un concours de lapins angoras organisé à Paris en 1850. Les lapins présentent très vite des races bien identifiées, par exemple le lapin géant des Flandres, ainsi que des variétés noires (à condition de n'avoir ni poils blancs ni yeux), ardoisées, gris noir, jaune vif, écaille de tortue...

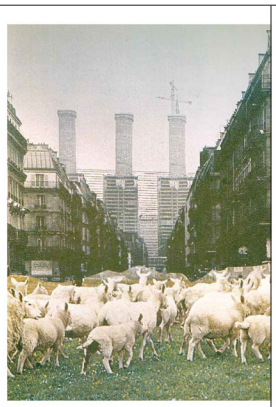


Affiche pour une exposition et un concours de chats organisés au jardin d'Acclimatation. Auguste Roubal, illustrateur. 1887.
© BnF

4. Des infections par le rage se traitait alors par un taux de décès de 15 %.
5. Voir [anonyme], « Nouvelle industrie », *Journal-gamin*, n° 211, 1922 (7 janvier), p. 2-3.



Marché aux bestiaux de La Villette. 1860.
© EPPDGT / La Vilette/Roncal/Artgraus ©2021



« Les trois tours Montparnasse : Horizon 2001 », Jacques Fanery, architecte. *Parigi vera compar Parigi.* In Architectures CRÉE, n° 21, mai 1972.
© Jacques Fanery

D'UN ANIMAL À L'AUTRE

Introduire la bête au système architecture

Dominique Rouillard
Architecte

Borné par ces cinq sens, ne comprends-tu donc pas
Que le moindre oiseau qui fend l'air
Est un immense monde de délices?
William Blake, *Vision mémorable*, 1790

La désignation d'un animal *autre* de l'architecture s'entend à la fois comme l'apparition d'un animal différent de celui qui a fonctionné de tout temps dans la théorie de l'architecture, et comme un animal autre parce que devenu *un des nôtres*, où s'estompe sa différence avec les humains: un autre vivant avec lequel il serait devenu possible, mais aussi de plus en plus impératif, de partager notre et leur monde. C'est en quittant sa fonction, son usage, ses apports traditionnels dans la théorie de l'architecture au cours des années 1960 que se révèle un animal encore jamais fréquenté par l'architecture: il perd son rôle de modèle utilitaire, et entre alors dans le grand partage émotionnel des humains. Ce passage de l'animal utile à l'architecture à l'animal inutile *de*/*à* l'architecture correspond au déploiement d'un lien intrinsèque élaboré à son origine entre architecture et animal, auquel a succédé l'avènement de l'animal amical, indépendamment des questions autour du péril biodiversitaire *d'aujourd'hui*.

L'ANIMAL MULTITÂCHES

Pour définir le radical « autre » de l'animal de l'architecture, on peut dresser le portrait de ce que n'est plus cet animal, autrement dit un animal dénué de tout ce que l'histoire de l'architecture, et *a fortiori* de l'architecture dite animale, a installé. Vitruve avait exercé la naissance de l'architecture à l'évolution de l'humain, en rupture avec l'animal bâtisseur sur lequel il avait pris modèle. Ainsi, après avoir habité «comme des bêtes», s'en protégeant et les imitant autant qu'ils s'imitent entre eux, les hommes en progressant passent de l'abri trouvé à l'abri creusé puis construit, du mélange du torchis du nid d'hirondelle au matériau structuré, de l'amas à l'appareillage et à la construction totalement anticipée.

9. Cet essai reprend quelques-unes des hypothèses posées dans l'article «Louire animal de l'architecture» (*Cahiers thématiques*, n° 11, Ensa-Lille, 2018) et qui font l'objet d'un ouvrage en cours.

UN SIÈCLE D'EFFACEMENT DE L'ÉLEVAGE PARISIEN

Nourrir Paris tout en limitant les nuisances sanitaires, sonores, visuelles, olfactives et les troubles de la circulation dans les rues : telle était la mission de l'élevage quand il était encore pratiqué dans la capitale[1]. Depuis, l'urbanisation de la capitale a réduit à néant, au cours des XIXe et XXe siècles, la part du foncier accordée aux prairies et fermes, renvoyant l'élevage aux marges de Paris. La mise à distance de l'élevage et l'invisibilisation croissante de ces animaux domestiques sont encore renforcées à la suite de la Seconde Guerre mondiale, quand l'urbanisme promu dans les années 1960, inspiré de la Charte d'Athènes, affiche un idéal de ville fonctionnelle et moderne. Trois catégories d'espaces sont distinguées: l'espace naturel, l'agricole et l'urbain ; dans ce dernier, l'animal d'élevage n'est pas admis.

Pourtant, Paris fut longtemps parcourue par des troupeaux de bétail, élevés localement ou acheminés par transhumance, puis par le rail pour approvisionner la capitale en viande. Les déambulations animales animaient quotidiennement les rues et constituaient la base de quelques petits métiers parisiens, comme celui de chevrier. Venus du Bassin parisien ou des Béarn, les chevriers proposaient du lait frais en vente directe dans les espaces publics. Aux côtés des chevaux, plusieurs autres espèces animales cohabitaient donc avec les Parisiens. À l'heure des travaux du baron Haussmann et de la modernisation de la capitale, accompagnés d'un recul des activités agricoles et d'une mise à distance du centre urbain des abattoirs[2], la rupture avec l'élevage ne fut donc jamais complète.

L'hypothèse du divorce entre Paris et l'élevage doit être replacée dans un contexte national d'industrialisation progressive de l'élevage tout au long du XXe siècle. Vers 1900, 42% des travailleurs exerçaient dans l'agriculture et 55% des Français vivaient en milieu rural : le contact avec les animaux domestiques était donc quotidien et familier pour la majorité des habitants. La population active agricole s'abaisse à 29% de la population en 1949, puis à 2,2% en 1959 pour atteindre 2 % aujourd'hui, faisant de l'élevage une réalité lointaine pour une quantité d'urbains toujours croissante. Après la Seconde Guerre mondiale, plus de la moitié de la population française devient urbaine, le taux d'urbanisation avoisinant les 80 % dans les années 2010. Dans le même temps, la productivité des fermes industrielles s'accroît, tandis que le pastoralisme décline.

Dans un contexte de préoccupations écologiques et d'attrait pour le vivant, on observe depuis une dizaine d'années une remise en question de la partition des espaces entre l'urbain, l'agricole et le naturel, au profit d'espaces multifonctionnels. La multiplication d'initiatives d'élevage urbain dans des cadres divers, allant de l'agriculture urbaine au travail du *care* (soin) dans des ateliers de zoothérapie repose les bases d'une ville vivante plus qu'humaine. L'écopâturage symbolise la mise en adéquation d'objectifs d'écologisation des pratiques (ici, de la gestion des espaces verts), de rencontre avec le monde animal et de réintégration d'animaux d'élevage dans les paysages de la ville.

1. Voir Damien Rabbi, *Histoire des animaux domestiques*, Paris, Seuil, 2014.
2. Voir Sylvain Laroue, « Les nuisances dans la ville de Lyon des abattoirs suburains du XVIIIe au début du XXe siècle», conférence donnée à la Société de l'histoire de Lyon, le 13 décembre 2005, p. 14 (https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01548586/document).

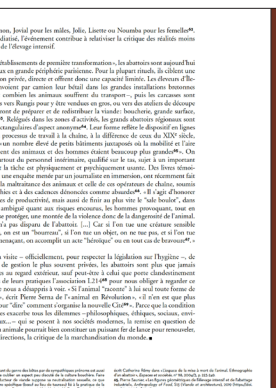


Transhumance du Grand Paris, passage par le parc de La Villette, Paris 19e, 2019.
© Architecture Ecologie / Ivgor-diffusion / Leif Images

LE PÂTURAGE URBAIN : UNE PRATIQUE RENAISSANTE

En 2019, la Transhumance du Grand Paris met en scène le troupeau de la coopérative Les Bergers urbains à travers la capitale, notamment au pied de la Géode dans le parc de La Villette, ancien haut lieu de l'élevage. En douze jours, les vingt-cinq brebis du Maine parcourent 140 kilomètres et rallument trente-cinq communes du Grand Paris accompagnés de leurs bergers. Organisé conjointement par les collectivités territoriales locales (Ville de Paris, Métropole, départements, etc.), l'événement se veut festif et engagé en faveur d'un élevage urbain pensé autour du pâturage en parcours. Le troupeau des Bergers urbains, *hébergé* au sein du parc départemental Georges-Valbon à La Courneuve, parcourt régulièrement divers pâturages en Seine-Saint-Denis. Pionnu pour ses vertus écologiques et sociales, le pâturage constitue souvent un événement urbain. Mais, au-delà des animations ponctuelles, le pâturage retrouve véritablement une place dans la capitale lors de prestations d'entretien des espaces verts assurées par des troupeaux d'herbivores.

D'abord expérimenté dans les années 1990 à l'est de Paris, l'écopâturage connaît deux phases de développement successives : une première dans les années 2000 au sein de grands parcs comme le parc départemental des Lilas à Vitry-sur-Seine ou celui du château de Sceaux, puis une deuxième, exponentielle, à partir des années 2010.



« Cet trois tours Montparnasse : Horizon 2001 », Jacques Fanery, architecte. *Parigi vera compar Parigi.* In Architectures CRÉE, n° 21, mai 1972.
© Jacques Fanery

Fétard, Mignon, Jovial pour les mâles, Jolie, Liserte ou Nounuba pour les femelles[41]. Dûment médiatisé, l'événement contribue à relativiser la critique des réalités moins pittoresques de l'élevage intensif.

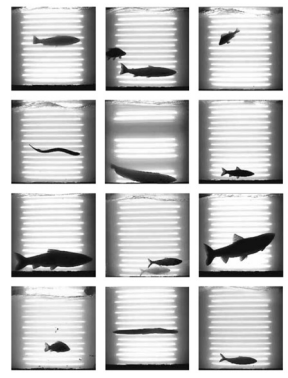
Rebaptisés « établissements de première transformation », les abattoirs sont aujourd'hui peu nombreux en grande périphérie parisienne. Pour la plupart ruraux, ils ciblent une consommation privée, directe et offrent donc une capacité limitée. Les éleveurs d'Île-de-France envoient par camion leur bétail dans les grandes installations bretonnes –et l'on sait combien les animaux souffrent du transport –, puis les carcasses sont réachemin ées vers Rungis pour y être vendues en gros, ou vers des ateliers de découpe qui s'occupent de préparer et de redistribuer la viande: boucherie, grande surface, restauration[42]. Reléguées dans les zones d'activités, les grands abattoirs régionaux sont des caisses rectangulaires d'aspect anonyme[43]. Leur forme reflète le dispositif en lignes parallèles du processus de travail à la chaîne, à la différence de ceux du XIXe siècle, composés d'un nombre élevé de petits bâtiments juxtaposés où la mobilité et l'aire de déplacement des animaux et des hommes étaient beaucoup plus grandes[44]. On y emploie surtout du personnel intérimaire, qualifié sur le tas, sujet à un important *turnover* tant la tâche est physiquement et psychiquement usante. Des livres témoignages, dont une enquête menée par un journaliste en immersion, ont récemment fait le lien entre la maltraitance des animaux et celle de ces opérateurs de chaîne, soumis à des hiérarchies et à des cadences désuniées comme absurdes[45]. « Il s'agit d'honorer les contraintes de productivité, mais aussi de finir au plus vite le "sale boulot", dans une posture ambigüe quant aux risques encourus, les hommes provoquant, tour en cherchant à le protéger, une montée de la violence dans de la dangerosité de l'animal. Le combat n'a pu disparu de l'abattoir. [...] Car si l'on tue une créature sensible et innocente, on est un "bourreau", si l'on tue un objet, on ne tue pas, et si l'on tue un ennemi menaçant, on accomplit un acte "héroïque" ou on tout cas de bravoure[46] ».

Interdits à la visite – officiellement, pour respecter la législation sur l'hygiène –, de propriété et de gestion le plus souvent privées, les abattoirs sont plus que jamais impercutables au regard extérieur, sauf peut-être à celui que porte clandestinement sur certaines de leurs pratiques l'association L214[48] pour nous obliger à regarder ce que l'histoire nous a désappris à voir. « Si l'animal "raconte" la nuit une forme de domination », écrit Pierre Serna de l'« animal en Révolution », « il n'en est que plus important pour "dire" comment s'organise la nouvelle Cité[49] ». Parce que la condition faite aux bêtes exacerbe tous les dilemmes – philosophiques, éthiques, sociaux, environnementaux,... – qui se posent à nos sociétés modernes, la remise en question de l'exploitation animale pourrait bien constituer un puissant fer de lance pour renouveler, suivant ces directions, la critique de la marchandisation du monde. ■

41. Cette mise en avant du genre des bêtes par de sympathiques prénoms est aussi une manière de faire «oublier» un aspect peu discuté de la culture bouchère. Faire de la viande avec de la chair animale, c'est aussi produire des peaux, des cuirs, des vêtements ou «accessoires» esthétiques (bandi en fou de taureau) fit à la pratique de la castration (simple ferrage-ferrage-serrant, Yot Hubine Vallée, «Toute chair n'est pas bonne à dire», *Viande*, n° 1, 2019, p. 4-5).
42. Je vous recommande à tous l'agence-p, esthétiste, pour ses explications et le partage de ses références sur le fonctionnement actuel de la chaîne de la viande.
43. Cette forme est également celle des églises de la Contre-Réforme, dont l'allongement du vaisseau dernier dans l'accroissement, «comme inscription d'indices» de l'on se trouve, le bâtiment pouvait facilement passer pour un entrepôt désaffecté (voir Catherine Rémy, dans «L'espace de la mise à mort du bétail. Ethnographie d'un abattoir», *Espaces et sociétés*, n° 96, 2004/3, p. 103-164).
44. Voir Catherine Rémy, dans «L'espace de la mise à mort du bétail. Ethnographie d'un abattoir», *Espaces et sociétés*, n° 96, 2004/3, p. 103-164.
45. Voir Fabrice Nicolino, *Bidoche. L'industrie de la viande menace le monde*, Paris, Les Liens qui libèrent, 2018, 224 p.
46. Guillaume Le Blanc, *Dedans dehors. La condition animale*, Paris, Seuil, 1999, Geoffroy Le Guilcher, *Dead Meat*, Paris, Éditions Cavalier, 2015, 2021.
47. Catherine Rémy, «Une mise à mort industrielle "humaine" ?», *Ibid.*, p. 116.
48. Voir Jocelyne Porcher, *Vivre avec les animaux. Une utopie pour le XXIe siècle*, Paris, Seuil (extrait publié d'après la version de l'article du Code civil de 1536 qui recommandait pour la première fois les bêtes comme des êtres sensibles).
49. Pierre Serna, «L'animal en Révolution», *Annales historiques de la Révolution française*, n° 377, juillet-septembre 2014, p. 3-7.

AUJOURD'HUI

PARIS EST ANIMALE ?



Photogrammes extraits du dispositif de vidéo-comptage installé sur les passes à poissons de Bougival (Seine).
De gauche à droite et de haut en bas : Truite de mer • Saumon • Perche • Lamproie marine • Silure • Hotu • Anneau blanc • Alose • Anneau blanc • Carassin • Anguille • Alose • Lavoyage

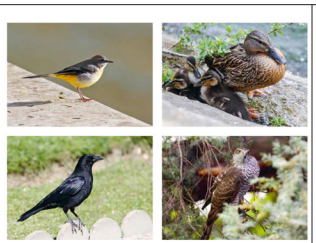
FICTION CLIMATIQUE

Vers une tropicalisation de la Seine

Matthieu Duperrex
Philosophe, directeur d'Urban trop urbain,
Enseignant à l'Ensa-Marseille

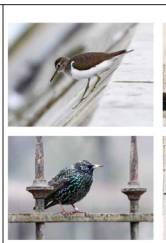
On ne vit jamais Jacques Chirac tenir sa promesse de prendre un bain dans la Seine. Le premier maire de Paris avait pris cet engagement devant ses électeurs en 1988, à l'occasion de la campagne pour élire/réélire pour son troisième mandat. Deux ans plus tard à la télévision, lors d'un exercice de futurologie populaire dont les médias s'étaient fait les spécialistes à l'orée de l'an 2000, il avait réitéré son engagement, s'appuyant démonstrativement sur ce qu'il estimait être les données actuelles de la science, à savoir un numéro du magazine *Le Chasseur français* : «Dans la Seine, la variété des espèces est en constante augmentation. Au dernier recensement, plus de vingt-cinq poissons différents trouvaient des conditions de vie adéquates dans la Seine... Voilà pourquoi j'affirme qu'on peut rendre un fleuve propre, et j'ai d'ailleurs indiqué que, dans trois ans, j'irai me baigner dans la Seine devant témoins pour prouver que la Seine est devenue un fleuve propre[1]. » Hélas, bien que la qualité des eaux du fleuve à Paris s'améliorât, on ne vit cependant aucun des édiles suivants oser renouveler la parole de leur prédécesseur. Écrivant un siècle plus tard, nous disposons du recul suffisant pour dresser un bilan rétrospectif du basculement écologique où nous nous trouvons actuellement en bassin de Seine.

1. Émission télévisée «La Marche du siècle» (TF1), 1990.

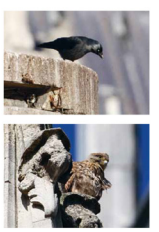


Bergeronnette des ruisseaux. Île Saint-Louis. Corneille noire. Jardin des Plantes.

Canard colvert. Île Saint-Louis. Épervier d'Europe. Jardin des Plantes.



Chevalier guignette. Île Saint-Louis. Étourneau sansonnet. Jardin des Plantes.



Chouca des tours. Notre-Dame. Faucon crécerelle. église Saint-Étienne-du-Mont.

PAYSAGE SONORE

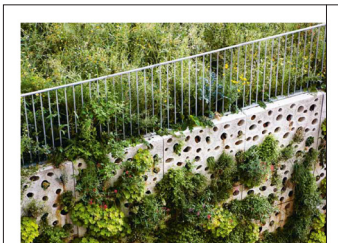
Les chants que vous entendez en ville sont d'abord ceux des espèces les plus communes. Dans toutes les rues, devant les fenêtres des appartements, le chorus matinal, réduit, se construit des différences flûtés du merle, des roucoulements des palombes, des gazouillis des geais, des notes pimpantes des mésanges et des accélérations aigues des rouges-gorges. Près des parcs et jardins, vous pouvez déceler le mécrescendo du pouillot véloce, le cascade du pinson des arbres, la mitrailleuse du troglodyte mignon. Les grands platanes d'alignement, souvent creux, accueillent un colombidé forestier, le pigeon colombin, dont le roucoulement sourd et grave passe totalement inaperçu dans le brouhaha – seuls les sons aigus sont assurés de percer les bruits de la ville. Les oiseaux citadins se sont d'ailleurs adaptés à cet environnement sonore et éclaint même la nuit, en chantant plus tôt, quand leur mélodie peut être entendue par leurs congénères. Ainsi, le merle noir commence à siffler avant les premières lueurs de l'aube, souvent près de la lumière d'un réverbère. Le silence matinal permet aux merles voisins de s'entendre, de se traiter, de se mesurer, et il permet aux merlettes de comparer les prétendants.

On touche ici au sens du chant des oiseaux. Pourquoi les oiseaux chantent-ils, au-delà du plaisir anthropocentrique que cela procure à nos oreilles? La syrinx est l'organe leur servant à communiquer entre eux et, s'il existe une multitude de cris différents chez beaucoup d'espèces, le chant reste souvent plus stéréotypé. Le merle, à la ville comme au champ, émet selon les circonstances des cris de contact, des cris d'inquiétude, des cris d'alarme, ou encore un trille strressé quand il s'envole pour fuir un danger. Le chant, lui, est composé de phrases entrecoupées de pauses. Chaque phrase est une série de notes flûtées, mélodieuses, calmes et rondes, qui signalent aux autres mâles que ce perchoir a un propriétaire et qui transmet aux femelles des signaux pour les séduire. Si le chant est beau, fort et très matinal, c'est un signe d'excellente forme, et la femelle en déduira que le mâle chanteur est en pleine santé, qu'il termine sa nuit, bien qui affamé, en chantant à tue-tête plutôt qu'en partant chercher quelque ver pour reprendre des forces...

ADAPTATION DES OISEAUX À LA VILLE

Vinciane Despret, dans *Habiter en oiseau*, décrit le chant du merle comme un roman audiophonique, dont chaque séquence s'invente sous la forme d'un contrepoint indéfi. Elle a fait cette découverte non pas dans une forêt ou une haie,

2. Vinciane Despret, *Habiter en oiseau*, Arles, Actes Sud, 2019.



Siège de l'UNESCO, hôpital Saint-Antoine. Paris 12e, Charles Delfs, architectes, 2022.
© Charles Delfs architecte DPLG, 2021
Le siège de l'UNESCO, situé au cœur du quartier de Bercy, a été conçu par Charles Delfs architecte DPLG, intégrant une toiture végétalisée accessible. Le projet a été réalisé en collaboration avec le paysagiste Erik Dubois, l'écologue Jean-Philippe Siblet et l'artiste Jean-Luc Vilmouth. Il a été livré en 2022.
© Camille Gharbi / Charlesdelfs.

L'ÉMERGENCE D'UNE ARCHITECTURE ANIMALISTE

Accompagner la cohabitation urbaine

Mathias Rollot
Architecte,
Docteur en architecture,
Enseignant-chercheur
à l'Ensa de Grenoble

Il se raconte que l'incendie de la cathédrale Notre-Dame de Paris en avril 2019 aurait fait fuir les faucons qui y nichaient et que ceux-ci auraient trouvé refuge dans une aile en rénovation du Louvre, tout proche. Les animaux étant prompts, un large pas du chantier de rénovation du musée s'en est trouvé impacté. Plus récemment, c'est l'emballage de l'Arc de triomphe par Christo qui aurait pris du retard en raison de la nidification des mêmes faucons, empêchant formellement le recouvrement du monument à ces dates. Et, bien sûr, en mille autres endroits encore, des épisodes similaires témoignent de la manière dont l'animal protégé gêne, perturbe, dérange l'architecture, des phases d'étude à celles de chantier et à l'usage des édifices. L'animal, pourtant, ne pourrait-il être considéré comme une opportunité, un stimulant, voire un usager de l'architecture? Réglementations écologiques et exigences architecturales sont-elles condamnées à s'opposer?

La considération de l'animal et les débats au sujet de son traitement par l'humain ne datent pas d'hier. Tout au contraire: il suffit de relire Pythagore, Aristote ou Plutarque[1] pour s'apercevoir qu'aussi loin que l'on remonte dans l'histoire de la pensée occidentale, on y trouve des différents qui alimentent la discussion sur les relations entre animaux humains et non humains. En 1999 cependant, quelques universitaires observent que «le respect du bien-être des animaux est en passe de devenir une demande sociale majeure», voire «prioritaire». Forcé est de constater en effet qu'un «tournant animal» a été opéré sur la question au début du XXIe siècle, non seulement au sein de la société civile et du grand public, mais aussi dans des champs spécialisés

1. Plutarque, *Manger la chair. Traité sur les animaux*, traduction d'Amyot, Paris, Payot et Rivages, 2005.
2. Isabelle Veyrier et al., « Les méthodes d'exploration du bien-être des animaux de laboratoire », *Médecine/Sciences*, vol. 15, n° 6, juin-juillet 1999, p. 715.
3. Yves Ulin "nouvelle animalisme" ou anthropologie ?», colloque international sous la direction de Philippe Descola, Paris, Collège de France, 22 août 2018.
4. Le Parti animaliste français a été officiellement fondé en mars 2016 à la suite de sept autres petits politiques animalistes en Europe (Pays-Bas, Espagne, Angleterre, Portugal, Suède, Allemagne, Grèce) essentiellement sous l'impulsion du Parti pour les animaux néerlandais. Voir Jean-Baptiste Eyraud, *Le Parti animaliste*, Paris, Éditions du Cerf, 2019. 5. Voir «Un "nouvel animalisme" en anthropologie ?», colloque international sous la direction de Philippe Descola, Paris, Collège de France, 22 août 2018.
6. Le Parti animaliste français a été officiellement fondé en mars 2016 à la suite de sept autres petits politiques animalistes en Europe (Pays-Bas, Espagne, Angleterre, Portugal, Suède, Allemagne, Grèce) essentiellement sous l'impulsion du Parti pour les animaux néerlandais. Voir Jean-Baptiste Eyraud, *Le Parti animaliste*, Paris, Éditions du Cerf, 2019. 7. Voir Estelle Deroberty, *Introduction aux études animales*, Paris, PUF, 2021.

* Charles Delfs est partenaire avec le MNHN (laboratoire Conseil et Ensa Paris Malaquais) du programme CAN (Le système « Ark ») piloté par Stéphane Dallongeville.